

Rire ou pleurer?

Louise Dupré

Volume 16, Number 2 (47), Winter 1991

Jovette Marchessault

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/200907ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/200907ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dupré, L. (1991). Rire ou pleurer? *Voix et Images*, 16(2), 340–344.
<https://doi.org/10.7202/200907ar>

Rire ou pleurer ?

par Louise Dupré, Université du Québec à Montréal

Est-ce un effet de la période actuelle où on a le sentiment que les gens ressentent le besoin viscéral de rire, comme en témoigne le succès des manifestations humoristiques, festivals et émissions télévisées ? Est-ce une question de maturité dans la pratique textuelle ? Il est sans doute trop tôt pour porter un jugement assuré, mais on remarque certains traits d'humour dans plusieurs récits publiés récemment par des femmes. Fait relativement nouveau si on considère que l'écriture au féminin des dernières décennies a beaucoup dit le tragique de la condition humaine. Incontestablement, l'humour devient une façon de mettre une distance entre soi et le réel, il montre un effort de maîtrise qui ne se veut pas désir de pouvoir, mais volonté de se prendre en charge.

C'est le cas du premier recueil de nouvelles écrit par Christiane Teasdale, **A propos de l'amour**¹. Le titre, qui annonce un essai plutôt qu'un texte de fiction, peut sembler de prime abord inadéquat. Mais à la lecture, on se rend vite compte de l'ironie qu'il véhicule : en ce sens, il participe de cette tentative de distanciation. En refermant

le recueil, on se demande où se situe l'amour dans ces nouvelles, sinon dans sa négation, sous forme de manque, d'absence.

Celle qui est mal aimée, c'est la fille, constamment déçue par le père. La première nouvelle, « La gifle », lance la thématique : Marie se voit contrainte de jouer aux échecs avec son père, un homme autoritaire qui essaie de lui rappeler son infériorité. La partie d'échecs devient le symbole d'une lutte à finir. Marie veut lui prouver qu'elle peut gagner. Quand il la fait échec et mat en riant, sans lui laisser aucune chance, elle ne peut retenir sa main et le gifle, puis à son tour éclate d'un rire hystérique et sort du salon, *secouée de drôles de petits hoquets qui ressemblent à des sanglots* (p. 14).

Cette nouvelle donne en effet le ton à tout le recueil. Dans plusieurs nouvelles, une fillette ou une adolescente tente de se faire reconnaître par son père, de s'en faire aimer. Et ce besoin d'amour se voit sans cesse déçu par l'incapacité du père à établir une relation satisfaisante avec sa fille. Dans « Petits déjeuners », il promet d'emmener ses filles en Europe, promesse qu'il ne tiendra pas. Dans « Dimanche après-midi », il impose égoïstement à sa fille un rendez-vous qui l'empêche d'étudier. Il se montre aussi autoritaire que borné dans « Portrait de Géraldine » et, dans « Agnès en filigrane », il néglige carrément sa fille après un divorce. Quand il décide de la revoir, celle-ci refuse de lui parler.

Ce qui ne sera pas sans conséquences pour le futur. Les jeunes femmes recherchent le père chez leurs amants et se voient, là encore, cruellement déçues. Dans « Un soir à la campagne », Anne est invitée à une fête champêtre chez Jacques, un de ses professeurs d'université avec qui elle a une aventure. Confrontée à l'épouse de ce dernier, elle espérerait que son professeur la choisisse, elle. Mais elle se rend compte tout à coup qu'il est servile et elle part en toute hâte, sous la pluie. Elle le quitte, lui, parce qu'elle le découvre semblable à sa femme et aux autres invités, elle fuit *ces semblants d'êtres impuissants et frères qui se désintègrent dans la nuit, misérables enveloppes humaines vidées de leur existence* (p. 49).

C'est dire que, dans ces portraits de groupe, les femmes ne sont pas épargnées. Irène, l'épouse de Jacques, se montre inconsistante, affichant une pensée bon chic bon genre qui nous fait sourire par la répétition de lieux communs. De même, dans les nouvelles où le personnage principal est une fillette, la mère n'apparaît pas comme un modèle auquel la fille peut s'identifier. Aimante et dévouée envers ses filles dans « Portrait de Géraldine », la femme se laisse dominer par son mari, elle le consulte à propos de tout, n'a pas d'opinions personnelles, lui demande pour qui voter. Bref, **À propos de l'amour** nous brosse un tableau qui ne nous est pas étranger, à nous Québécois et Québécoises. Il aurait pu reprendre du déjà-vu.

Mais l'écriture dépasse constamment le cadre sociologique pour aller chercher le petit trait original, surprenant qui fait en sorte que les personnages ne deviennent pas de simples figures. Bien qu'appartenant à une tradition, ces nouvelles s'en éloignent par leur regard sur la réalité québécoise. L'auteure aurait pu choisir un ton dramatique. Elle a préféré plus de légèreté: si on ne rit pas à gorge déployée à la lecture de ce recueil, si l'humour grince et adopte les couleurs de l'ironie, l'atmosphère ne se fait pas lourde. Le recueil, qui montre une certaine parenté avec l'écriture de la nouvelliste américaine Lorrie Moore, est particulièrement efficace.

De l'amour à l'érotisme

Humour, légèreté, voilà des qualificatifs que recherche le dernier récit de Charlotte Boisjoli, *Jacinthe*². Premier titre d'une collection érotique aux éditions de l'Hexagone, le livre raconte la vie sexuelle trépidante du personnage éponyme. Jacinthe commence à l'âge de trois ans à montrer un intérêt capital pour son jeune gardien. Pensionnaire au couvent à l'âge de cinq ans, elle pervertit une religieuse. Plus tard, elle entraîne sur la voie de la luxure un ami d'adolescence, puis un prêtre laid et dégoûtant pour finir par entrer en thérapie et séduire son psychanalyste. Elle ne recule devant rien.

La religion catholique servant de toile de fond, on se trouve en présence de multiples tabous que le récit s'acharne à transgresser. La scène avec le curé de la paroisse reflète bien l'esprit du livre:

Un râle bestial bouillonne dans sa gorge; il soulève son froc; il est nu sous sa bure. [...] Il retrousse ma jupe dans un geste de rage libidineuse, contemple en bavant mon ventre, mes hanches, ma touffe frisée par le désir lubrique (sic), ouvre mes cuisses en riant, sépare ma fente. (p. 65)

Tous les ingrédients pour que la sauce prenne, que le livre alimente la conversation.

Mais de pareils propos nous choquent-ils encore? Non, car la religion aujourd'hui a perdu de son pouvoir. De même, il ne suffit pas de parler crûment de sexualité pour réussir à produire un effet érotique. C'est bien ce qui se produit dans *Jacinthe*: le récit s'apparente davantage à la pornographie qu'à l'érotisme. Présentant scène sexuelle après scène sexuelle, il ne laisse aucune place à l'imagination. Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut, dans *le Nouveau Désordre amoureux*, insistent sur l'instantanéité de la satisfaction dans la pornographie, où *le moment du désir se confond avec celui de la satisfaction*³. Le récit érotique doit séduire le lecteur ou la lectrice, offrir un espace pour le fantasme. En littérature, précise d'ailleurs Italo Calvino, *la sexualité est un langage dans lequel ce qu'on ne dit pas est plus important que ce qu'on dit*⁴. Mais *Jacinthe* ne nous sollicite

pas : nous restons derrière l'écran, spectateurs passifs de ses exploits. Et les dessins de la main de l'auteure viennent amplifier notre passivité.

Souci de ne rien laisser échapper, de tout montrer, qui atteint son comble dans la description. L'emploi du déterminant vient qualifier le moindre ébat : *Mes mains triturant la fine chair de ses bras et de ses épaules, mes lèvres têtent, mes dents mordillent le menu gland de ses dondons gonflés par le désir. Elle vagit : un râle déchirant prend racine dans ses entrailles* (p. 101). L'écriture ne se laisse pas désirer ; un sentiment de lassitude nous envahit rapidement. Pour un peu qu'on s'intéresse à la littérature érotique, on se dit que ce récit ne tient pas le pari. Ni celui de l'humour d'ailleurs : si l'auteure arrive à nous faire sourire à certains moments, ces moments restent cependant bien brefs.

La drague et l'univers

Une réflexion assez semblable pourrait être portée sur l'*Univers Gulliver*⁵, paru sous le pseudonyme de Lili Gulliver. Ici encore, le besoin de faire rire tout en précisant le moindre détail d'ordre sexuel. Le sujet du roman est banal. Une jeune Montréalaise quitte ses copines pour entreprendre un voyage autour du monde. Première destination : Paris, où elle cherche moins à connaître les monuments historiques que l'intimité des corps. Faut-il préciser que l'opération réussit ? On pourrait résumer le récit en conjuguant le verbe copuler à tous les temps, à toutes les personnes et dans toutes les positions. Exemple :

Le côté insolite de ces ébats dans une cuisine riche en mangeaille m'excite terriblement. Francis aussi m'excite, et vice versa ! Derechef, il me soulève pour m'installer sur le comptoir à viande, arrache mon slip et me pénètre. Puis, debout devant les fourneaux, moi penchée au-dessus des restes de nymphes à l'aurore, il me chauffe superbement. (p. 63)

Rien de très original : l'impression que ce livre est destiné à un public qui s'intéresse davantage à la drague qu'à la chose littéraire. À preuve, le peu d'invention de l'écriture, sinon dans une recherche du calembour qui tombe souvent dans le mauvais goût. Que dire de Coucoune, une des amies de Lili qui lui fait parvenir une lettre dans laquelle elle parle de son désir pour un Noir en affirmant qu'elle souhaite *tourner au vit nègre* (p. 108) ? Ou encore d'expressions comme *ma petite bouille à baise* (p. 113) ou on *sexeplore* (p. 157) ? L'auteure a du mal à doser ses effets et on pourrait rappeler le dicton : Qui trop embrasse...

Pourtant, malgré ces ratés, certains aspects du roman méritent d'être soulignés parce qu'ils abordent des problématiques contempo-

raines. Les aventures de l'héroïne font ressortir les différences culturelles entre Montréal et Paris. La ville-lumière nous est ainsi présentée: *Nulle part ailleurs une femme ne peut y vivre sa sexualité comme elle l'entend — éclatante ou cachée, perverse ou innocente. Ce n'est pas comme à Montréal, petit village où tout se sait.* (p. 139) C'est là que réside le côté amusant du récit, dans ce grossissement des traits qui caractérisent les deux peuples. **L'Univers Gulliver** nous rappelle par moments les portraits esquissés dans l'essai humoristique de Carl Dubuc *Lettre à un Français qui veut émigrer au Québec*⁶.

Mais le roman fait aussi la critique d'une autre question, plus spécialement liée à l'érotisme féminin. On voit ainsi que même si la sexualité sans amour est devenue une norme, elle ne satisfait pas Lili Gulliver qui cherche à relier le désir aux sentiments. Comme le dit la narratrice, *je n'avais pas vraiment faim, le cœur n'y était pas. Et voilà le hic, le cœur n'y était pas, comme si j'avais le clito branché sur le cœur* (p. 81). Ce que cherchent Lili et ses amies québécoises, c'est *un amant super affectueux* (p. 79), *un amant merveilleux qui te sert le café au lit le matin* (p. 85). Nostalgie de relations plus stables: *En tous les cas, affirme encore Lili, le vrai grand amant, c'est celui qui fait l'amour avec la même femme depuis trente ans.* (p. 115) Si cette réplique ne doit pas être considérée comme une quelconque morale, elle témoigne pourtant d'une difficulté pour les femmes à avoir une vie amoureuse qui les reflète. En ce sens, **L'Univers Gulliver** rejoint **À propos de l'amour** comme roman de la déception. Mais alors que Christiane Teasdale travaille l'ironie comme contestation de la réalité sociale, Lili Gulliver reste du côté de l'humour: manifestation d'un effet social incontournable dont il vaut mieux rire que pleurer.

1 Christiane Teasdale, *À propos de l'amour*, Montréal, Boréal, 1990, 175 p.

2 Charlotte Boisjoli, *Jacinthe*, Montréal, l'Hexagone, 1990, 108 p. (Fictions/Érotisme).

3 Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut, *le Nouveau Désordre amoureux*, Paris, Seuil, 1979, p. 64.

4 Italo Calvino, *la Machine littérature*, Paris, Seuil, 1984, p. 57.

5 Lili Gulliver, *L'Univers Gulliver. I.* Paris, Montréal, VLB éditeur, 1990, 172 p.

6 Carl Dubuc, *Lettre à un Français qui veut émigrer au Québec*, Montréal, Éditions du Jour, 1968, 151 p.